5e Année. — N° 16 Abonnements d'un an : 15 francs. — De 6 mois : 8 francs. — De 3 mois : 4 francs. 16 Avril 1933

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 r. de l'Université Paris 7e
Tel: Littré 49-95 et Néguin 1223-50

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Prisonnier des Bibi-Lolo

RESUME. Entraîné, malgré lui, dans des aventures plutôt mouvementées, Césarin qui déteste au plus haut point les voyages, se voit successivement embarqué sur un bateau pirate, expédié au cœur du Rif, installé d'une façon extraordinaire à bord d'un avion se dirigeant vers le lac Tchad. Il tombe de celui-ci. Sauvé, il ne sait encore comment, il doit, seul, au milieu de la brousse africaine, lutter contre les fauves.

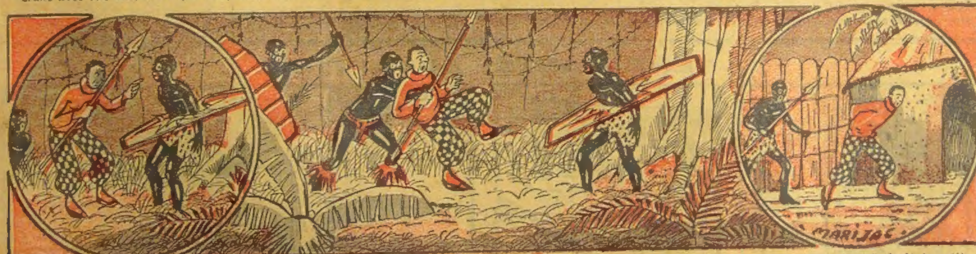


Tout à la joie de sa dernière victoire, Césarin se hâtait vers la lisière de la forêt vierge, avec l'espoir de trouver un moyen de revenir au plus vite à son cher Marseille. Soudain, un cri strident le fit se retourner brusquement. Un cannibale, le javelot menaçant, l'ajustait. Césarin, qui ne tenait nullement à servir de carton-cible au sauvage, s'apprêta à parer l'attaque. Lancé à toute volée, le javelot vint se ficher, en vibrant, dans le tronc d'un baobab. D'un geste prompt, Césarin venait d'éviter le coup mortel. Le sauvage poussa un hurlement de rage et, saisissant sa deuxième arme, visa à nouveau notre héros qui l'évita aussi adroitement.

On a beau être bon garçon, la patience a des limites. Césarin, hors de lui, se précipita sur le sau-



vage désarmé. Celui-ci, suffoqué de la façon dont l'ennemi avait évité ses coups, se laissa, sans résistance, arracher son bouclier. Césarin, qui ne savait pas suffisamment se dominer, le lui appliqua sur le crâne avec une telle force que les peaux, avec lesquelles il était fait, se crevèrent. « Ah! mal blanchi, tu croyais que j'allais me laisser faire, tu croyais pouvoir déguster un Marseillais comme cela. Apprends que nous sommes tous des « durs à cuire » dans mon pays, et, crois-moi, ce n'est pas parce que tu te laves avec des boulets Bernot que tu me fais peur ! Maintenant, nous allons rire, c'est moi qui vais te dresser. » Sur ce, il plaça le bouclier de manière à ce que le sauvage ne puisse se servir de ses mains, et, prenant une arme fichée dans le



baobab, il fit comprendre par gestes au cannibale, qu'il voulait être conduit au poste français le plus proche. Pour toute réponse, le sauvage poussa un beuglement à rendre jaloux un hippopotame. « Ça va, lui dit Césarin, tu appelleras ta mère quand tu m'auras conduit où je veux ». Il se trompait sur la signification du cri poussé par le sauvage. Celui-ci n'était qu'un signe conventionnel pour appeler ses camarades à son secours. Soudain les broussailles s'écartèrent. Saisi par deux bras vigoureux, Césarin se sentit immobilisé. Les sauvages venaient de le capturer.

Après une marche pénible dans la forêt, la petite troupe arriva enfin dans une vaste clairière où se dressaient les huttes de la terrible tribu des Bibi-Lolo, renommée à 100 kilomètres à la ronde pour ses spécialités de civets d'explorateurs à la graisse de crocodile.

Les Cloches de Pâques

Il est toujours très triste d'avoir perdu sa maman, et c'était le cas de Paul Legris. Une maman, « ça » vous comprend toujours, même quand « ça » vous gronde, « ça » vous aime même quand « ça » vous punit, « ça » pardonne vite, comme le Bon Dieu, dès qu'on se repent, et il n'y a pas de bras, de cou, d'épaules pour s'y blottir comparables à ceux d'une maman. « Tu es ma meilleure », faisait le petit Paul, alors dénommé Polochon parce qu'il était gras et rond comme un mignon traversin.

Mais maman était morte, juste au



Il essuyait le petit front en sueur...

moment où la petite sœur naissait, et il y avait plusieurs années de cela. Polochon avait grandi, maigri depuis ce temps; il ressemblait plus à une tringle qu'à un traversin maintenant, et, sans doute, si « sa meilleure » avait encore été de ce monde, elle l'aurait toujours appelé son Polochon. Mais la « meilleure » avait été rejoindre au ciel la « meilleure des meilleures », la Maman de Jésus, qui est aussi notre Mère, et la seconde ne l'appelait jamais que Paul, « Paul, sale gosse ! » d'une petite voix aigre qui ne ressemblait guère au tendre et rieur « Polochon » dont l'enfant avait gardé le souvenir.

Car M. Legris s'était remarié quand la petite Rirette était revenue de nourrice. Elle avait alors deux ans, et Paul en avait cinq. Que voulez-vous que fasse un mécanicien qui navigue sur un transatlantique et qui, par conséquent, est souvent absent, quand il se trouve à la tête de deux mioches qui se fourrent encore les doigts dans le nez ? Tant que la vieille Clémence avait bien voulu lui tenir son ménage, M. Legris s'en était tiré parce qu'il pouvait avoir confiance en elle pour Polochon; mais voilà que la nourrice, fatiguée, ne voulait plus de Rirette, et Clémence se disait trop âgée maintenant pour garder à la fois un garçon en plein âge de faire des bêtises et un bébé qui mangeait encore des bouillies.

Alors, encore un coup, que vouliez-vous que fît M. Legris ? Il crut bien faire de se remarier, pour les enfants, quoique le souvenir de celle qui était entrée déjà dans l'éternité ne fût pas effacé en lui.

Et c'est ainsi que Paul avait senti l'amertume de *n'être pas aimé*. Ce n'était pas que la nouvelle Mme Legris fût incapable d'affection : au contraire, car elle s'était attachée à Rirette, et la traitait bien. Heureusement, car Paul aimait très fort sa petite sœur et, s'il avait fallu qu'il la vît gronder et battre injustement comme lui, je ne sais ce qu'il aurait fait.

C'était même touchant de le voir, Paul, avec Rirette : il n'était pas de ces garçons qui croient que les filles ont été mises au monde uniquement pour les servir et leur céder. Il n'était pas de prévenances que Paul n'eût pour Rirette, il était toujours prêt à jouer avec elle à ce qu'elle voulait, il veillait à ne pas la faire courir trop fort, et ses neuf ans n'avaient pas honte d'essuyer le petit front en sueur, de soulever la petite fille pour passer un endroit plein de boue, et de lui refiler les deux tiers des bonbons qu'il achetait avec l'argent que lui donnait son père entre deux voyages : car, pour Mme Legris, bernique ! vous pensez bien que d'elle il attrapait plus de claques que de sous !

⁂

Si la seconde femme de M. Legris avait été pieuse, il y aurait eu de la ressource, parce qu'elle aurait pensé que Dieu la voyait, et alors elle aurait eu des remords, pour son attitude avec le fils de son mari. Il ne nous est pas toujours donné d'aimer un être, et nous ne sommes pas responsables si nous ne sentons pas au fond de notre cœur une vague d'amour aller vers lui : peut-être que le devoir serait trop facile s'il était toujours agréable, et, en vérité, Paul n'avait pas grand mérite à être bon pour sa sœur, puisqu'il l'aimait et que ça leur faisait plaisir à tous deux.

Mais si Mme Legris n'était pas coupable de ne pas aimer Paul, elle était coupable de ne pas agir comme si elle l'avait aimé. On peut toujours être juste et bon, et souriant avec quelqu'un, et



Dans son lit, Paul tendait les bras vers elle.

ce n'était pas son cas. Loin de là ! Même le baiser qu'elle lui mettait sur le front, soir et matin, était si froid, si sec, que c'était un baiser de carême, une caricature de baiser.

Oh ! comme le soir, dans son lit, se rappelant vaguement sa petite maman, Paul tendait les bras vers elle ! M. l'Abbé avait beau dire, au catéchisme, qu'on n'est jamais seul avec le bon Jésus dans son cœur, et qu'au-dessus même des mamans de la terre, il y a notre Maman du ciel, Paul était fait comme nous tous; sa piété, qui était profonde, ne l'empêchait pas de souffrir d'avoir un père si souvent au loin et une belle-mère qui lui montrait qu'elle ne l'aimait pas, et parfois il pleurait dans son lit.

Si seulement Mme Legris avait permis qu'il communiât, comme d'autres garçons qui n'avaient que sept et huit ans pourtant ! Elle s'y refusait avec la plus sotte obstination. Or, il semblait à Paul que, s'il avait pu, lui aussi, recevoir Jésus chaque semaine, il se serait senti moins



— Qu'est-ce que tu as à « chipoter » ?

seul. Et puis il lui semblait aussi qu'il en aurait pris de la force pour supporter les mille avanies dont elle le comblait.

⁂

S'il mangeait de bon appétit, elle criait :

— Voyez-moi ce glouton ! Tu n'auras pas de dessert pour t'apprendre à avaler comme un porc !

Mais, le lendemain, s'il s'efforçait de manger lentement, elle s'exclamait :

— Qu'est-ce que tu as à « chipoter » ? Alors, ce n'est pas bon, ce n'est pas bon ?

— Mais si, ma mère, faisait le pauvre enfant.

— Alors, c'est que Monsieur n'a pas faim ? Eh bien ! si Monsieur n'a pas faim, il n'aura pas de dessert.

Je vous assure qu'il n'en avait pas souvent, le pauvre Polochon, du dessert, sauf quand son père était là. Parce que, quand M. Legris était là, Mme Legris était tout sucre et tout miel; c'était des « mon chéri », des « mon petit Paul », et de sorte qu'il ne pouvait même pas se plaindre à son père, il n'aurait pas été cru.

Si Paul était premier ou second, en classe, Mme Legris pinçait les lèvres et lui déclarait qu'elle n'aimait pas les orgueilleux et qu'il n'y avait pas de quoi se vanter, étant dans une classe d'imbéciles; mais s'il était moins bien placé, elle le mettait au pain et à l'eau, prédisant qu'il serait la honte de son père.

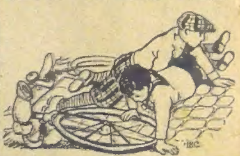
Quand il était en train de travailler ou d'apprendre ses leçons, elle le dérangeait à plaisir pour mille courses, et il ne fallait pas qu'il se permît un mouvement d'humeur, ou il était giflé à tour de bras : « Une, deux, une, deux, une, deux », sa tête en tournait comme une girouette. Je vous laisse à penser l'accueil que pouvait, dans ces conditions, recevoir la moindre tache à un vêtement ? Quant à un accroc, la seule idée en faisait pâlir Paul de terreur. Ah ! non, il n'était pas heureux, le pauvre garçon, et il y pensait tristement, ce vendredi saint-là, en revenant de l'église du village où il avait été, de lui-même, faire le Chemin de la Croix, sans qu'on le lui eût dit, simplement parce qu'il pensait que cela devait être doux à Jésus que son petit Paul allât lui tenir compagnie pendant la montée du Calvaire.

Dans l'église, il lui parlait tout bas, dans le secret de sa petite âme orpheline, et il lui disait : « Jésus, je sais ce que c'est que d'être seul, vous savez. Et je la porte souvent, ma croix. Et jamais, moi, je ne rencontre ma mère ! Mais c'est parce que vous le voulez, n'est-ce pas ? C'est comme ça que je vous sers, à ma petite façon. Et peut-être que, plus tard, au ciel, je rencontrerai une âme qui me dira : « Si je me suis convertie sur mon lit de mort, c'est parce que tu as souffert avec patience, quand tu étais petit. » Alors je me rappellerai avec joie les heures où j'aurai pleuré sur terre, puisque c'était pour Vous et pour les âmes... »

Quand il eut bien prié, Paul revint à la maison. Il savait qu' « elle » (comme il disait dans sa pensée) allait l'attraper « pour rentrer si tard » (bien qu'il fût une heure très normale), mais il lui semblait qu'il avait une provision de courage.

Au moment où il traverse la route, voici qu'un bicycliste, lancé à toute allure et qui n'a même pas corné, arrive sur lui, le renverse, le roule et le traîne et tombe par-dessus Paul.

Quelle catastrophe ! La pédale a accroché la culotte de l'enfant et y a fait un accroc. Sa « belle » culotte ! La culotte



Voici qu'une bicyclette, lancée à toute allure...

de son « beau » costume, de son costume marin du dimanche ! Il l'avait mis, sans en demander la permission (en cela il avait eu tort) parce qu'il pensait que, pour se rendre à l'Eglise le Vendredi Saint, il fallait se mettre beau et qu'il craignait qu'elle ne le lui refusât !

La situation était grave.

Un accroc à sa belle culotte ! Et

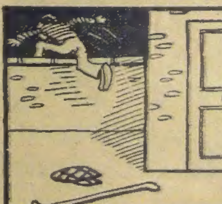
TERRIFIANTE APPARITION



Un cambrioleur s'est introduit dans la villa de M. Pipe et se met en devoir de forcer la porte.
Soudain, les volets s'ouvrent et une



monstrueuse tête de gendarme apparaît.
Fou de frayeur, le malfaiteur se sauve à toutes jambes pendant que M. Pipe sort en riant, tenant la tête du gendar-





me dans son bras. Et voilà comment, grâce à un accessoire de cotillon, que M. Pipe avait acheté en vue d'une fête costumée et qu'il avait placé sur sa tête, voilà comment notre homme se débarrassa en quelques secondes d'un dangereux bandit.

Les Cloches de Pâques

« elle » ne lui laisserait rien expliquer. « Elle » le battrait avant même qu'il eût ouvert la bouche.

Eh ! ma foi, c'était vrai. « Elle » avait pris le balai et tapait avec le manche comme une enragée. Et puis elle traîna le pauvre Paul dans une petite pièce de débarras, où il n'y avait pas même un lit.

— En prison, en prison, vociférait-elle. Au pain et à l'eau. Jusqu'à dimanche. Et, pour ton jour de Pâques, tu iras à la messe avec tes plus vieux habits, des habits de maison, pour te faire honte.

La porte fermée à clé, Paul resta seul, roué de coups, meurtri, courbaturé, son pauvre cœur naguère si chaud envahi par la haine. Il se sentait devenir méchant. Il ne pouvait plus prier. Il ne songeait plus qu'à une chose : partir, partir ! Même un mendiant affamé sur la route ne serait pas plus malheureux que lui ! Vous savez comme on exagère quand on est en colère, comme on se monte, comme on bâtit, comme on fait du chemin ? (Si seulement, au lieu de les enfermer dans son cœur, Paul avait dit ses peines à M. le Curé, celui-ci aurait pu venir un jour parler à M. Legris, et M. Legris l'aurait écouté, et s'il avait parlé sec et ferme à sa femme, comme il savait le faire, bien des choses se seraient arrangées. Car elle avait peur de lui, et il aimait son fils. Mais Paul, jusqu'ici, avait caché son mal, et maintenant il désespérait.)

⁂

Partir, partir ! La lune éclaire le jardin solitaire. Des grands pans d'ombre, formés par les arbres, s'allongent sur les allées d'argent. Une sorte de lumière magique semble éclairer le monde. « Mon Dieu, mon Dieu ! » soupire le petit, et, un moment, l'esprit de sacrifice reprend possession de son âme; mais la colère, l'amertume sont les plus forts.

— Partir ! partir ! Ni papa, ni Rirette n'ont besoin de lui. Il n'y a qu'à s'en aller. Il a neuf ans, il est fort, il paraît plus que son âge, il s'en ira dans un port, il se présentera à un bateau comme mousse, il prendra la mer et Mme Legris perdra son souffre-douleur.

Paul ne sait pas qu'il faut des papiers, un trousseau, pour être embarqué comme mousse; il ne sait pas que bien des mousses aussi sont malheureux et que souvent, dans la rue, partout, il y a des tristesses. Mais, avec Dieu dans son cœur, on peut transfigurer même la souffrance...

Il va s'enfuir. Aussi bien, aujourd'hui, tout n'est-il pas abandonné ? Le Seigneur a été mis dans la terre, le tabernacle est déserté, les cloches sont parties pour Rome, allons-nous-en aussi de cette maison hostile !

Il est encore vêtu de son costume du dimanche à la culotte déchirée. La lumière de la lune éclaire, dans la pièce de débarras, une vieille pèlerine de rebut de son père, un bonnet de laine tricotée, le morceau de pain sec qu'il n'a pas encore touché. Paul se saisit de tout, entr'ouvre doucement la fenêtre. C'est au premier étage seulement et une vieille glycine noueuse, aux troncs multiples, va permettre à l'agile garçon une facile descente. Mme Legris est montée se coucher, Paul l'a entendue, il peut s'en aller sans encombre.

Une larme gagne ses yeux, au souvenir de Rirette, de Papa qu'il ne verra plus. Allons, il ne faut pas s'attendrir, il les reverra plus tard, quand il sera plus grand. Une relique de la petite Thérèse dans son porte-monnaie vide, et il enjambe la fenêtre.

⁂

L'enfant marche vite sur la route. Le clair de lune est si beau qu'il n'a pas peur. Son cœur est un peu lourd, parce qu'il n'est pas sûr, au fond de lui, de bien agir, mais il ne veut pas se l'avouer. Soudain, une auto rapide le rejoint et l'arrête :

— Qu'est-ce que tu fais là, petit ?

C'est un jeune homme qui l'interroge.

Paul dit un mensonge (tel est l'engrenage quand on commence à mal agir).

— J'allais à B..., et j'ai manqué le train.

— Mais, pauvre bonhomme, tu vas y arriver en pleine nuit. Tiens, monte, je vais t'y déposer, ça te fera toujours gagner un peu de temps.

Paul descend à l'entrée de B... Là où



Elle avait pris le balai...

Paul s'est arrêté, une maisonnette à demi ruinée offre un asile pour la nuit, et bien des trimardeurs ont souvent dû s'y arrêter, car il y a du foin et de la paille. Roulé dans la vieille cape paternelle, Paul s'y enfouit et, comme il ne fait pas froid en ce beau mois d'avril, il ne tarde pas à s'endormir.

⁂

Qu'est-ce que ce bourdonnement qui le réveille ? Où est-il ? Que lui est-il arrivé? Paul s'assied, ahuri, regardant autour de lui et, soudain, le souvenir de sa folle équipée le saisit. Ah ! oui, il s'est enfui. Mais qu'est-ce qu'il entend ? Qu'est-ce que c'est que ces cloches ?

Ding-din-don, ding-din-don, ding-din-don. Paul se le rappelle. C'est le Samedi Saint, c'est les cloches de Pâques, c'est la Résurrection de Celui qui est mort pour nos péchés. Tout près de la maisonnette, une église se dresse sans doute, et ce sont ses cloches ravies qui ébranlent ainsi l'air ?

Paul se souvient bien de ce qu'avait



Il a enjambé la fenêtre

expliqué à l'avance M. l'Abbé. On vient donc de bénir le feu ? On vient donc d'allumer le cierge où sont insérés cinq grains d'encens en forme de croix ? On a donc béni les fonts baptismaux ? Cette nuit, cette nuit où Paul s'est enfui et que le clair de lune faisait si lumineux, c'était pourtant une nuit de ténèbres intérieurs, *la nuit dans l'attente de la Résurrecion !* Est-ce parce que Notre-Seigneur avait déserté toutes les églises dans tous les pays, parce que tous les tabernacles partout étaient vides, que Paul avait laissé le démon entrer en son cœur ?

Ding-din-don, ding-din-don, ding-din-don. Les cloches étaient comme folles de joie. Le prêtre venait d'encenser l'autel et il disait à Dieu qu'Il est le seul Maître et le seul Très-Haut...

Oh ! comme Paul aurait voulu être de ceux qui, ce matin, l'âme lavée — et non comme barbouillée de rancune, de colère et d'amertume ainsi que la sienne — monteraient à la Table Sainte et recevraient dans un instant le Dieu ressuscité !

Paul s'est mis à genoux dans la cahute en ruines :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soupire-t-il, mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi d'avoir voulu me venger ! Pardonnez-moi d'avoir voulu abandonner ma famille et l'endroit où Vous avez décidé que je passerai mon enfance. Pardonnez-moi de ne pas Vous avoir prié hier soir. Ayez pitié de moi, qui ne suis pas assez fort pour bien vivre sans Vous, et faites quelque chose pour que je puisse communier bientôt.

Ding-din-don, ding-din-don, ding-din-don. Les cloches sonnent toujours. Il s'est levé ! Comme il se sent léger, soudain, l'âme douce et reposée. Avant de reprendre la route, il entre dans l'église, cette chère église dont les cloches lui ont parlé. A genoux sur les dalles, quand des fidèles sont montés à la Sainte Table, Paul ferme les yeux et sent je ne sais quelle douceur profonde l'envahir : c'est le bon Jésus qui lui révèle la grandeur de la Communion spirituelle et qui le gâte en se faisant sentir à lui dans une inoubliable minute...

⁂

Bien vaillamment, sur la route du retour, Paul tricotait des jambes. Il ne serait guère à la maison avant midi.

— Quelle râclée, mes amis, se répétait-il en souriant pour se donner du courage. Quelle râclée, mon bon Jésus ! Mais il faut avouer que je l'ai bien méritée. Et je Vous l'offre. Vous savez. Je Vous l'offre à l'avance. Pour ce que Vous voudrez. Pour ce que vous voudrez.

⁂

Eh bien ! vous voyez comme quelquefois on se trompe dans ses prévisions ? Paul n'a pas été battu.

C'est que Mme Legris avait eu bien peur quand elle avait ouvert la porte et qu'elle avait aperçu la chambre vide, la fenêtre béante. Qu'est-ce que l'enfant était devenu ? Depuis quand était-il parti ? Où avait-il passé la nuit ? Qu'avait-il fait ? Avait-il été se noyer (Peu croyante, elle ne savait pas que jamais un petit garçon de Dieu ne penserait à se tuer.)

Qu'allaient dire les gens ? Que répondrait-elle à son mari, à son mari qui, justement, lui écrivait ce matin qu'il renonçait décidément à la marine, ne pouvant se résigner à vivre si souvent éloigné des siens et de son foyer. Il s'arrangerait pour trouver du travail au village, et ce voyage, il y était bien décidé, serait le dernier.

On juge de la terreur de Mme Legris en trouvant la cage vide ? Et le remords, pour la première fois, pénétrait dans son cœur : ce petit, elle le rendait donc si malheureux qu'il avait préféré la fuite, et peut-être pis ?

Quand, aux approches de midi, Paul,



Elle serre l'enfant contre elle...

las, poudreux, tirant la jambe, entre dans la maison, « elle » se saisit de lui dans ses deux bras tremblants et, sans un cri, sans un reproche, sans une claque, elle serre l'enfant contre elle et, pour la première fois, lui donne un vrai baiser de mère.

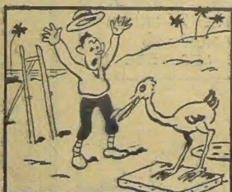
Alors Paul entendit chanter encore une fois les cloches de Pâques, mais c'était dans son cœur.

Henriette Charasson.

PEINTURE EXPRESS

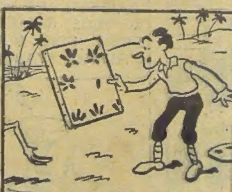


Marius plante son chevalet devant un joli paysage africain. Il se retourne peu après pour prendre sa toile, mais il a la désagréable surprise...

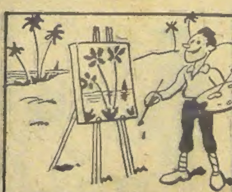


d'y voir un échassier qui pose dessus ses pattes enduites de peinture après s'être promené sur la palette.

La toile immaculée est maintenant cou-



verte de taches. Mais Marius, toujours ingénieux, trouve le moyen, en quelques coups de pinceaux... de transformer lesdites taches.



Qui reproduisent exactement le paysage que Marius a devant lui et qu'il s'apprêtait à peindre. Jamais il n'a si bien réussi un tableau ! !...



Il y avait une fois un petit garçon très malheureux. Il s'appelait Janot. Son papa était mort et sa maman était couchée depuis beaucoup de mois, parce qu'elle était très malade.

Une voisine s'occupait de lui et, comme l'école était loin, on le confiait, pour l'y conduire, à la fille de la voisine, qui s'appelait Germaine.

A l'école, les garçons se moquaient de lui parce qu'il était tout à fait nul en gymnastique et parce qu'il arrivait en retard.

Mais c'était la faute de Germaine, qui perdait son temps, tout le long du chemin, à regarder les devantures et à bavarder avec d'autres petites filles. Quand elle se voyait en retard, elle bousculait le petit Janot qui arrivait souvent à l'école en pleurant.

Le plus acharné de tous à se moquer du petit Janot, était un garçon nommé Michel, qui avait des quantités de frères et sœurs, de cousins et de cousines.

Frères, sœurs, cousins et cousines étaient tous de la Croisade, excepté Michel parce qu'il ne faisait rien en classe et qu'il passait son temps à faire enrager tout le monde. Il aurait bien voulu être aussi de la Croisade, mais sa maman disait :

— Il en sera un jour, s'il se convertit.

Comme, eux aussi, habitaient assez loin de l'école, ils se retrouvaient tous et faisaient route ensemble. Un gros chien, qu'ils appelaient Bouboule et qui était à leurs parents, venait les chercher à la sortie et les accompagnait à la maison.

Alors, tout le long du chemin, Michel faisait enrager la grande Germaine, excitait Bouboule contre elle, et se moquait du petit Janot tant qu'il pouvait. Il disait qu'il avait toujours l'air de dormir et il l'appelait le petit « Nono ».

La plupart des choses qu'il disait n'était pas très méchantes. Il les disait surtout pour le plaisir de voir rire le gros René. Car quand le gros René se mettait à rire, il ne pouvait plus marcher.

La grande Germaine, qui était plutôt sotte, se fâchait rouge, courait après Michel pour lui donner des gifles, bousculait tous les enfants et en avait après tout le monde. Quant au petit Janot, il se contentait de pleurer.

Le plus souvent, la sœur aînée de Michel, qui s'appelait Gaby, ses autres sœurs et, surtout la dernière, la petite Marie, prenaient Janot sous leur protection ; elles le consolaient, lui donnaient des bonbons et des petites affaires.

Une fois (c'était le jour des Rameaux) Michel et la grande Germaine s'étaient tellement disputés et battus en revenant de la Messe, que le pauvre petit Janot, pris dans leurs jambes, en avait perdu son rameau.

Alors, la petite Marie, qui était très douce, lui avait donné la moitié du sien.

— Vilain Michel, disait-elle à son frère. Si tu recommences à faire pleurer le petit Janot, je le dirai à maman.

— Parfaitement, dit Gaby, la grande sœur ; on le dira à maman. Ce pauvre petit !...

Mais Michel ricanait et recommençait de plus belle, avec son rameau, à exciter Bouboule. Bouboule aboyait, sautait, bousculait les filles, et, par deux fois, faillit faire tomber la petite Marie. Surtout, il aboyait si fort que le pauvre Janot en pleurait de frayeur.

Alors, Michel recommençait à se moquer de lui, et le gros René, par derrière, riait tellement qu'il en perdait l'équilibre.



Ce jour-là, les sœurs de Michel racontèrent tout à leur maman. La maman ne se mit pas en colère, mais elle prit Michel à part et lui parla très sérieusement.

— Comment, dit-elle, tu n'as pas honte ? Nous entrons dans la Semaine Sainte. Tout le monde fait des sacrifices, des efforts pour être sage, par amour de Notre-Seigneur qui est mort pour nos péchés. Et toi, tu prends plaisir à faire pleurer ton prochain, un pauvre petit garçon comme ce petit Janot, qui n'a plus de papa et dont la maman est malade.

« Oh ! Michel, comme tu as changé depuis le jour de ta Première Communion. Rappelle-toi... Tu voulais être prêtre. »

Michel baissait la tête. De temps en temps, il regardait sa maman. Il voyait qu'elle n'était pas fâchée, elle lui parlait même très doucement ; mais elle avait l'air d'avoir beaucoup de peine. Alors, Michel pensa à Notre-Seigneur qui le regardait de même sur la croix où il est élevé. Il pensa aussi à la maman du petit Janot. Tout cela un peu ensemble, et il se mit à pleurer, en se jetant au cou de sa maman.

Quand il eut bien essuyé ses yeux, il dit :

— Ecoute, maman, cette fois je veux que ce soit fini. Je vais me confesser avec les autres pour le Jeudi Saint, et ce sera, ce jour-là, le jour que je me serai converti.

— Eh bien ! nous verrons, dit la maman.

Alors, Michel alla trouver la petite Marie, lui demanda pardon de l'avoir taquinée en route, et lui dit, en grand secret :

— Prie pour moi et, surtout, ne le dis à personne. Jeudi prochain, c'est le Jeudi Saint. C'est le jour que je serai converti.

Mais le Jeudi Saint, au retour de la messe, comme les enfants se mettaient en route, ils eurent beau regarder de tous les côtés, ils n'aperçurent ni la grande Germaine, ni le petit Janot.

— Par où sont-il partis ? se disaient-ils. Ils étaient pourtant à la messe avec nous.

— Ils sont sûrement partis devant, dit une fille. Ils ne veulent plus aller avec nous à cause de Michel.

Michel ne disait rien, mais il pensait dans sa tête :

— Ils ne savent pas que je suis converti.

Ils étaient à peu près à mi-chemin quand Gaby, qui marchait devant, tenant la petite Marie par la main, s'arrêta net en disant :

— Ecoutez..., qu'est-ce qu'on entend ?

Tous les enfants s'arrêtèrent. Au loin, on entendait des aboiements, des cris et, déjà, Bouboule était parti à fond de train dans la direction du vacarme.

— Oh ! j'ai peur, dit une petite fille en prenant son frère par le bras.

Les aboiements reprirent bientôt de plus belle et, tout à coup, on vit arriver un chien courant de toutes ses forces.

— C'est Bouboule qui revient, dit Michel.

Mais comme l'animal se rapprochait, on vit que c'était un chien noir qu'on ne connaissait pas.

— Sauve qui peut ! cria le gros René, et il se retourna si vite qu'il en roula par terre.

Alors, tout le monde se sauva à la débandade, à qui courrait le plus vite. Gaby s'était vite baissée pour prendre la petite Marie à son cou, mais, en quelques bonds, le chien fut sur elles. Il renversa la petite Marie qui criait de toutes ses forces, et saisit Gaby par sa robe, à pleine gueule.

Michel entend ses sœurs crier. Il fait volte face, se jette sur le chien à coups de pied, à coups de poing en criant :

— A moi, Bouboule ! Vite, vite !

En attendant que Bouboule arrive, il prit d'une main le chien à la gorge, et, de l'autre, il lui tapa sur le museau à grands coups de livre de messe.

Tout cela s'était passé en un clin d'œil et Bouboule arrivait clopin-clopant, une patte ensanglantée. Quand il vit ses petits maîtres attaqués, il se jeta de plus belle sur le méchant chien, et ce fut une bataille terrible.

Les deux chiens, continuant de se battre, se poussèrent dans un chemin de traverse, s'y poursuivirent et disparurent. Alors, Michel et Gaby rappelèrent les autres enfants et tous filèrent sur la route, craignant toujours de voir le méchant chien revenir. Ce fut Bouboule qui revint tout seul, les pattes blessées et le poil tout marqué de sang.

Mais, un peu plus loin, ce fut une bien autre affaire. Sur le bord de la route, il y avait un petit garçon étendu à terre, tout sali de terre et de boue. les habits déchirés, les jambes et les mains mordues, la figure égratignée. Et ce petit garçon, c'était le petit Janot. La grande sotte de Germaine, après avoir effrayé et excité le chien par ses cris de folle, s'était enfuie en hurlant, abandonnant le pauvre petit.

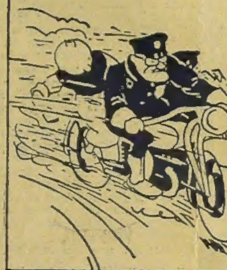
— Quelle idiote ! s'écria Michel. Si je la tenais, je lui flanquerais des claques.

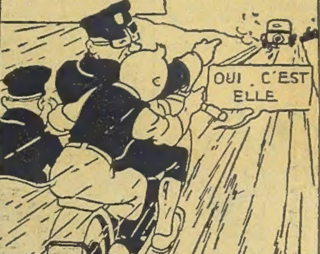


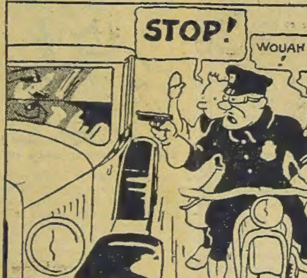
Tintin et Milou...

Tintin et Milou, après un court séjour à Paris, se sont embarqués pour l'Amérique à bord de « L'Ile-de-France ». A peine arrivés à Chicago, une association de bandits redoutables décide de les faire périr.

Un chauffeur de taxi s'offre pour les















Michel et Janot

HBC

Conte de Pâques

— Tais-toi, dit Gaby ; aide-moi plutôt à le relever.

Alors, toutes les petites filles se mirent en devoir de soigner le petit blessé. L'une recueillait les mouchoirs propres, l'autre avait un petit flacon d'eau de Cologne, une autre lui donnait des bonbons. Finalement, on le grimpa sur le dos du gros René, Michel et Gaby le soutenant par derrière, et ils l'emmenèrent ainsi chez leurs parents.

Alors, la maman de Michel prit le petit Janot dans ses bras, le consola, le soigna, On lui fit une grande toilette, comme il semblait qu'on ne lui en eut jamais fait de pareille, tant le pauvre petit était sale de la tête aux pieds. Michel voulait absolument aider à lui faire sa toilette. Il disait que c'était le lavement des pieds pour de bon. Et la maman disait que c'était vrai. Puis quand le petit Janot eut raconté que sa pauvre maman à lui était si malade, que depuis deux jours elle ne reconnaissait plus son petit garçon, et que la voisine ne voulait même plus laisser Janot avec elle, la maman téléphona à des Religieuses qui envoyèrent l'une d'elles pour veiller sur la malade.

On fit dire aussi à la voisine de ne pas s'inquiéter, et on résolut de garder le petit Janot pour quelques jours. Mais le petit Janot s'ennuyait de sa maman, et il pleurait toujours.

Alors, un après-midi — c'était le Samedi Saint — la maman prit Gaby et Michel à part, et leur dit :

— Vous savez que la maman du petit Janot va de plus en plus mal, mes enfants. Il faut bien prier pour elle et pour lui. Amusez-vous gentiment, n'est-ce pas ? en tâchant de le distraire et en étant tous très gentils avec lui.

Alors, Gaby le prit avec elle et lui parla très doucement, en souriant, tandis que Michel se chargeait d'organiser un grand jeu pour tout le monde.

— A quoi est-ce qu'on jouerait bien ? se disait-il.

Et il cherchait un jeu extraordinaire auquel on s'amuserait beaucoup. A la fin, il cria :

— J'ai trouvé. On va jouer à la Résurrection.

Aux frères, aux sœurs, aux cousins, aux cousines, il se mit alors à distribuer les rôles. Il y eut tout de suite beaucoup d'amateurs pour faire les soldats qui garderaient le tombeau. Toutes les petites filles voulaient être les Saintes Femmes qui apporteraient des parfums dans des petites bouteilles et des petites casseroles. Il fut bientôt décidé que Gaby, enveloppée de blanc, serait l'ange qui les recevrait à l'entrée. On trouva même un petit cousin, gros père tranquille et très accommodant, qui voulut bien être Pilate. Mais personne ne voulait faire Notre-Seigneur.

— Ce ne sera toujours pas moi ! dit Michel.

— Mais si, pourquoi pas ? disaient les autres. C'est toi le plus grand après René, et René veut être le capitaine des gardes. D'ailleurs, il est bien trop gros pour faire Notre-Seigneur.

Et tous répétaient à Michel :

— Oui, oui, tu serais Notre-Seigneur, tu serais Notre-Seigneur.

Mais Michel tapait du pied et ne voulait pas. A la fin, il était tout près de se mettre en colère et à envoyer tout le monde promener.

Alors, la petite Marie s'approcha de lui doucement, le prit par le cou, et lui dit quelque chose tout bas, dans l'oreille. Michel dit encore une ou deux fois « non », puis il se calma et finit par dire :

— Eh bien ! oui, là, je le ferai ; allez vite vous cacher, la nuit commence.

Les garçons allèrent chercher un grand couvercle de caisse et on le referma dans un renfoncement entre deux murs. Michel se casa derrière les planches du mieux qu'il put.

Ce n'était que pour quelques minutes, mais le temps lui semblait long là-dessous, en attendant qu'il ressuscitât. Et il avait surtout honte d'être là, lui, Michel, le méchant garçon, à peine converti depuis deux jours, à faire Notre-Seigneur. Alors, il soupira, pensa au Bon Dieu, et Lui fit cette petite prière :

— Mon Dieu, c'est quand même parce que je suis converti depuis ma bonne Communion de jeudi, et c'est parce que Marie m'a dit que c'était le moment de faire un sacrifice, que je suis à m'embêter là-dessous. Pardonnez-moi d'avoir accepté de faire ce rôle-là parce que je ne suis pas digne d'être à votre place ; mais faites que je vous ressemble quand même dans mon cœur et que ce soit, cette fois, pour toujours.



Alors, il cria de toutes ses forces :

— Allez-y ! Vous y êtes ? Je ressuscite !

Et patatras, il se jeta si fort contre la planche, qu'elle tomba sur la tête du gros René, qui se mit à hurler comme un âne (1), tandis que les autres détalaient à toutes jambes...

— Vite, Gaby, appela Michel. Viens prendre ma place ; c'est le tour des Saintes Femmes maintenant.

Mais personne ne répondit. Les Saintes Femmes n'étaient plus là et Gaby non plus.

— Où sont-elle allées se fourrer ? demanda Michel à René qui se frottait la tête. J'ai beau regarder de tous les côtés, on ne les voit plus.

Ils cherchèrent un peu et retrouvèrent bientôt tous les enfants rassemblés autour du petit « Nono » qui sanglotait à fendre l'âme.

— Il pleure encore ! dit Michel, cette fois avec une grande pitié. Mais qu'est-ce qu'il a, ce pauvre petit ?

— Ah ! ne m'en parle pas, dit Gaby qui, agenouillée auprès, lui essuyait les yeux.

— Je vais vous le dire, dit une petite, se rapprochant des deux garçons avec un air mystérieux, et elle leur raconta tout bas ce qu'il y avait eu :

Le petit Janot devait faire Saint Jean et arriver avec un autre qui faisait Saint Pierre, après que les femmes seraient allées au Tombeau. Il attendait contre la palissade du jardin, lorsqu'il avait vu, sur la route, passer la grande Germaine. Elle lui avait parlé à travers les barreaux et lui avait dit que sa mère était morte. Alors, il pleurait.

Michel, en entendant cela, courut trouver sa maman, lui raconta tout et lui dit :

— Maman...

— Quoi, mon chéri ?

— Puisque le petit Janot n'a plus de maman, si tu voulais, il serait comme notre petit frère. C'est moi qui le mènerais à l'école, au lieu de cette idiote de Germaine, et puis on le garderait toujours.

Alors, la maman embrassa Michel très fort, et lui dit :

— Tu as raison, va. Ce sera comme ça. Cours vite leur dire de se mettre à table.

Et elle alla téléphoner chez les Religieuses pour savoir si c'était bien vrai que la maman de Janot était morte. Et c'était vrai. La pauvre femme était retournée à Dieu et elle avait demandé à la Sainte Vierge, en arrivant, que son petit Janot ne soit plus malheureux.



Le soir, Michel pria longtemps dans son lit, avant de s'endormir ; et quand il fut bien endormi, il eut un rêve :

Il rêvait que le petit Janot le tenait par la main. Et il y avait la petite Marie à côté d'eux, et tout plein de petits enfants : les petits cousins, les petites cousines, tous ceux de l'école et du patronage, et d'autres encore qu'il ne connaissait pas. Et tous regardaient Michel et ils lui disaient tous ensemble :

— Tu serais Notre-Seigneur, tu serais Notre-Seigneur.

Et, plus loin, il y avait le papa et la maman de Michel, et la maman du petit Janot, et la Sainte Vierge et beaucoup d'autres gens.

Il y avait même M. le Curé, avec ses lunettes, qui s'appuyait des deux mains, comme en chaire, et qui disait très fort :

— Mes enfants, c'est le prêtre, aujourd'hui, qui tient la place de Jésus-Christ parmi les gens. C'est Lui qui parle au milieu des petits enfants. Peut-être, un jour, l'un de vous...

(Lire la suite page 7)

(1) L'auteur fait ici une erreur, car tout le monde connaît l'exercice où il est dit : le loup hurle, l'âne brait, l'éléphant barrit, etc. Mais il s'agit du gros René qui n'appartient précisément à aucune de ces catégories.

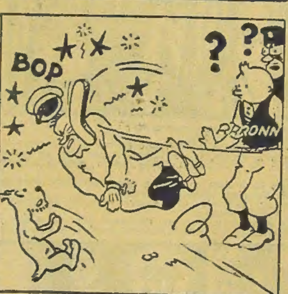
...en Amérique

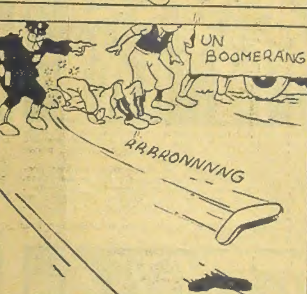
conduire à l'hôtel. Sans méfiance, Tintin et Milou s'y installent et roulent...

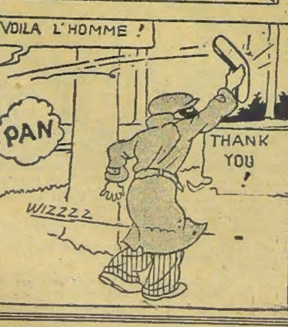
Les volets de la voiture ont été fermés du dehors. Tintin voit le piège. Il le déjoue habilement, et le voici avec Milou, dans un side-car piloté par les agents de la police.

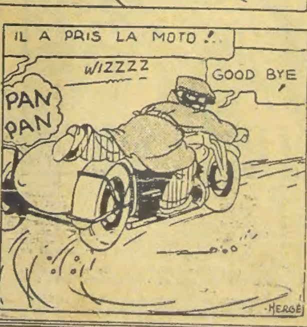












LA PLUS BELLE HISTOIRE

Caïphe et le Conseil des Juifs avaient condamné Jésus à mort, mais depuis que les Romains commandaient en Judée, aucune sentence ne pouvait être exécutée sans l'avis du Gouverneur. C'est pourquoi le matin, dès la première heure, ils conduisirent Jésus, les mains toujours liées, au Prétoire de Pilate.



Pilate était bien embarrassé. Il savait que Jésus n'avait commis aucun mal, et, par ailleurs, il ne savait comment se défaire de toute cette foule d'accusateurs qui criaient plus fort les uns que les autres.

— Il défend de payer des impôts à César ! Il se dit le Christ. Il se dit le Roi !

— Tu es le Roi des Juifs ? demanda Pilate à Notre-Seigneur.



— Oui, je suis Roi, répondit Jésus, mais mon Royaume n'est pas de ce monde. Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la Vérité.

Son attitude contrastait étrangement avec la nervosité de la foule qui ne cessait de crier de plus en plus fort.

— Tu ne réponds donc rien ? interrogea de nouveau Pilate. Vois cette masse d'accusations portées contre toi.

Jésus continuait à se taire.



Alors, Pilate s'adressant à la foule, dit :

— Je ne vois rien dans ce Prisonnier qui mérite la mort.

Mais les Juifs insistèrent vivement :

— Il révolutionne le peuple par son enseignement. Il a commencé en Galilée et est venu jusqu'ici.

Apprenant par ces mots que Jésus est Galiléen, Pilate, Le renvoie à Hérode, roi de Galilée, qui se trouvait précisément à ce moment-là à Jérusalem.



A la vue de Jésus, Hérode eut une grande joie. Il y avait longtemps qu'il souhaitait le connaître. Il en avait beaucoup entendu parler et il comptait Lui voir faire quelque miracle.

Il L'interroge donc avec beaucoup de paroles, mais Jésus ne répondit rien à ce prince débauché et perfide qui avait mis à mort saint Jean-Baptiste.

Hérode, mécontent du silence de Jésus, se vengea de Lui en Le faisant revêtir de la grande camisole blanche dont on revêtait les fous, puis Il Le renvoya à Pilate.

Pourtant, Jésus était la Sagesse suprême, mais Il accepte



cette humiliation pour expier les fautes d'orgueil de l'humanité.

Quand Il sort du palais d'Hérode, Il est reçu par des sifflets, des railleries grossières.

Il y avait une heure ou deux que Pilate avait envoyé Jésus à Hérode lorsque les soldats Le lui ramenèrent.

Ce retour le rendit entièrement perplexe. Il connaissait son devoir, mais il était faible et lâche.

Il savait que c'était injuste de condamner Jésus, mais il n'osait le délivrer par peur de se compromettre et de perdre les faveurs de l'empereur romain.



Il chercha un moyen habile de s'en tirer : justement c'était la coutume au moment de Pâques d'accorder la liberté à un prisonnier désigné par le peuple.

Il y avait alors en prison un criminel, voleur, assassin, nommé Barrabas, qui était redouté de tous. Pilate se dit qu'en donnant à choisir entre Jésus et Barrabas, le peuple préférerait la délivrance de Celui qui ne leur avait fait que du bien plutôt que la libération de celui qui ne leur avait fait que du mal.

— Allons ! cria-t-il, lequel des deux préférez-vous ? Jésus ou Barrabas ?



Or, à ce moment-là, sa femme, Claudia, envoya un message à son mari pour lui dire de faire tout son possible pour délivrer Jésus qu'elle avait sans doute entendu parler et qu'elle vénérait comme un Juste.

Profitant de ces instants, les chefs Juifs avaient persuadé la foule de demander plutôt la liberté de Barrabas, et quand, pour la seconde fois, le gouverneur demanda : « Qui voulez-vous que je vous délivre, Barrabas ou Jésus ? », une clameur formidable retentit : « Délivre-nous Barrabas ! »

— Mais alors, dit Pilate, que ferai-je de Jésus que vous appelez le Roi des Juifs ?



Ils lui crièrent encore plus fort :

— Qu'il soit crucifié !

— Mais quel mal a-t-il fait ? Pour la troisième fois, je vous le répète, je ne trouve en Lui rien qui mérite la mort. Je veux bien Le faire châtier, puis je Le relâcherai.

Mais ils criaient de plus en plus, demandant avec des vociférations que Jésus fût crucifié.

Pilate, lâchement, pour essayer d'adoucir la foule, fit donc flageller Jésus.

La flagellation était un châtiment plus cruel que la mort, et la pauvre victime mourait souvent sous les coups.



On se saisit brutalement de Notre-Seigneur, et les soldats Le conduisirent à l'intérieur de la cour. On lui lia Les mains à une petite colonne.

Les bourreaux Le frappèrent impitoyablement avec leurs horribles fouets faits de lanières de cuir armées de balles de plomb.

Son Corps sacré ne fut bientôt plus qu'une plaie.

Lorsqu'ils furent fatigués, les soldats Le détachèrent, puis, se moquant de Lui, imaginèrent une scène de couronnement.

On jeta sur Ses épaules un vieux manteau de laine rouge, on Lui plaça un roseau dans la main en guise de



sceptre, puis on Lui mit une couronne tressée d'épines qu'on enfonça sur Sa tête et Son front à coups de bâton, de sorte que le sang ruisselait sur Ses cheveux et sur Son visage.

Après L'avoir ainsi affublé, les soldats défilèrent devant Lui en riant et en se moquant. Chacun fléchissait le genou en passant, et lui disait : « Salut, Roi des Juifs ! » Puis ils Le frappaient, crachaient sur Lui et L'insultaient de toutes manières.

Quand Pilate leur donna l'ordre de Le lui ramener, il fut lui-même impressionné de voir en quel triste état Il était réduit.

Il espéra en émouvoir la foule et fit amener la Sainte Victime sur un balcon du Prétoire, au-dessus de la voûte



de l'entrée principale où tout le peuple était assemblé.

— Ecce Homo ! Voici l'Homme ! cria Pilate, je vous L'amène dehors afin que vous sachiez que je ne trouve en Lui aucune cause de condamnation.

Des cris de rage s'élevaient.

— Crucifiez-Le ! Crucifiez-Le ! Il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

A ces paroles, Pilate est encore plus effrayé. Il recommence à interroger Jésus :

— D'où es-tu ?

Pas de réponse...

— Tu ne me parles pas ? Tu ne sais donc pas que j'ai le pouvoir de te mettre en croix et le pouvoir de te relâcher ?



— Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, répondit calmement Jésus, si cela ne t'avait pas été donné.

Pilate est ébranlé. A nouveau, il a cherché à relâcher Jésus, mais les Juifs ont trouvé l'argument décisif :

— Si tu délivres Jésus, tu n'es pas l'ami de César.

Ce nom de César enleva au lâche gouverneur le peu de courage qui lui restait. Il fit venir un serviteur portant une bassine d'eau, se lava les mains en disant :

— Je suis innocent du Sang de ce Juste.

Mais la foule répond :

— Que Son Sang retombe sur nous et sur nos enfants ! c'est-à-dire : nous en acceptons la responsabilité pour nous et pour notre race.

Alors, Pilate leur livra Jésus pour qu'il fût crucifié.

MOTS CROISÉS

HORIZONTALEMENT

1. Père de Mathusalem; s'adresser à Dieu pour Lui demander quelque grâce. — 2. Juif célèbre par sa piété; devenu aveugle il fut guéri par son fils; jour de la semaine. — 3. Plante odoriférante; adjectif possessif; petit berceau construit par les oiseaux. — 4. Deux fois la même consonne; une des vertus théologales; saison. — 5. Celui qui sait la géométrie; préposition qui signifie en les. — 6. Sert pour l'assaisonnement; mesure agraire. — 7. Note de musique; événement malheureux. — 8. Tondu de près; adjectif démonstratif; ville de Chaldée. — 9. Période; canton de la Côte-d'Or; celui qui porte l'habit ecclésiastique. — 10. Machine à roue qui sert à filer; entra avec Josué dans la terre promise. — 11. Joindre ensemble des pierres; prénom féminin.

VERTICALEMENT

1. Pièce d'eau dormante; né des mêmes parents. — 2. Religieuse; frère aîné de Moïse. — 3. Fleuve de la Russie d'Asie; charpente; un. — 4. En deçà; adjectif possessif; deux voyelles. — 5. Interjection; grand bonheur. — 6. Parole; venus au monde. — 7. Charmais; adverbe de lieu. — 8. Ruisseau; la lentille; rivière de Suisse. — 9. Que nous possédons en naissant; conjonction; céréale. — 10. Publie un écrit; détourna ses frères de tuer Joseph. — 11. Plis; partie la plus ténébreuse de l'enfer des anciens.

Cœurs Vaillants

82, rue de l'Université, PARIS-7e

Téléphone : Littré 49-95

Chèques post. : Néguin-Paris 1823-59

ABONNEMENTS :

	France et Colonies	Belgique	Autres pays
1 an.....	15 fr.	20 fr.	25 fr.
6 mois ...	8 fr.	10 fr.	13 fr.
3 mois ...	4 fr.	5 fr.	6 fr. 50

SERVICE DE LA PUBLICITE :
P.E.C., 11, rue de Sèvres, Paris (VIe)
Téléphone : Littré 71-68

L'année sainte

Des gens bien contents, c'étaient les Pharisiens.

Sans doute le deuil de la nature, à la mort de Jésus, les avait bouleversés, mais ils s'étaient ressaisis et se disaient entre eux que, cette fois, ils avaient eu le dernier mot, que le Christ était bien mort et que son œuvre était par terre pour toujours.

Et puis, le surlendemain, Jésus sortait glorieux du tombeau.

Ces choses se passaient en l'an 33.

⁂

En l'an 133, tous les témoins du grand drame étaient morts, mais l'Eglise tenait toujours...

Oh ! sans doute, le sang des martyrs coulait à flots, mais les chrétiens qui, au matin de la première Pentecôte, n'étaient qu'une douzaine de malheureux, tremblant dans une maison de Jérusalem, étaient des milliers et des milliers répandus dans tout le monde connu.

Et chaque fois qu'un nouveau siècle ramenait un nouveau centenaire de la mort de Jésus, chaque fois l'Eglise pouvait constater un accroissement de ses forces.

Oh ! sans doute, il y avait aussi de nouveaux combats : de nouveaux ennemis s'acharnaient avec des armes et des méthodes auxquels n'avaient pas pensé leurs prédécesseurs. Mais chaque fois que l'on croyait l'Eglise à terre, c'est toujours à ce moment-là qu'elle se retrouvait plus vivante et plus jeune.

⁂

1933...

Dix-neuf siècles que la première Messe a été dite sur le Calvaire,

dix-neuf siècles que l'Eglise combat, mais sans en être plus fatiguée qu'aux premiers jours.

Certes, ses ennemis n'ont peut-être jamais été aussi nombreux, mais il en est de même pour ses fidèles.

Alors, comprends-tu, mon petit Croisé, pourquoi le Pape veut souligner la sainteté de cette année-ci ?

Comprends-tu qu'il veut que l'on célèbre avec tout l'éclat possible ce nouveau centenaire du mystère de la Rédemption ?

⁂

Mais comprends-tu aussi que 1933 doit être une année sainte, grâce à l'effort de tous les chrétiens, de tous les croisés surtout, qui voudront lutter avec le même cran, le même courage que tous ceux qui, depuis dix-neuf siècles, se sont battus avant nous. Jeunes martyrs des premiers siècles, petits chrétiens du moyen âge qui avez aidé à construire les cathédrales, petits héros du temps de la Révolution qui serviez la messe au fond des bois, mêlant parfois votre sang au sang du Christ sur l'autel, petits nègres de l'Ouganda brûlés vifs pour l'amour de Jésus au siècle dernier, priez, priez bien pour que nous, les Croisés d'aujourd'hui, nous léguions aux Croisés de l'an 2033 de beaux exemples de prières et de courage, peut-être moins visibles mais aussi réels que les vôtres.

H. Guesdon.

Réponses aux questions posées dans le numéro précédent

CHARADE. — Rat - goût (ragoût).
ENIGME. — Un jeu de cartes.
LOGOGRIPHE. — Pair - air.
MOTS JANUS. — Avaler - relava.

MOTS CROISÉS

Solution du problème précédent

T	E	M	P	E	T	E	■	I	L
O	N	■	A	■	E	N	V	O	I
U	■	A	R	I	S	T	I	D	E
C	A	N	I	F	■	A	M	E	N
H	■	I	S	■	■	M	O	■	■
A	N	S	■	■	P	A	U	L	A
N	U	■	M	■	L	■	T	E	R
T	A	N	A	N	A	R	I	V	E
■	G	I	R	O	N	D	E	■	N
M	E	D	I	R	E	■	R	■	E
A	S	■	A	D	R	■	S	U	R

Cherchez...

Charade

Pour indiquer la possession,
De mon premier on fait usage.
Dans mon second on fait mention
Dans notre musical langage.
Mon troisième sert de logis
Aux moineaux, pinsons, canaris.
Et mon entier, pour habitantes,
A les grenouilles coassantes.

◆ ◆

Enigme

Bien que je sois sans voix, sans bouche [et sans oreilles,
J'exécute au piano les plus belles mer-[veilles.
Je me moque des grands: j'ai cloué leur [cercueil
De leurs bustes de marbre encor brisant [l'orgueil.
Je puis les renverser. Pauvre, et bien [que je n'aie
Aucun sceptre, partout je puis battre [monnaie.

◆ ◆

Mots Janus

(s'écrivant à l'endroit et à l'envers)

1° Département et rivière de France;
2° Refusa d'avouer.

◆ ◆

Mots carrés

Agréable à voir	x	x	x	x
Non écrit, mais verbal	x	x	x	x
Partie d'un couteau	x	x	x	x
Forme un archipel	x	x	x	x

Michel et Janot

(Suite de la page 5)

Et Michel repensait à sa Première Communion, et il se disait :

— Non, non, je suis trop méchant... Je ne peux pas, je ne peux pas...

Mais, tout près de lui, son Ange gardien, qui était enveloppé de blanc, avec une figure toute pareille à celle de Gaby, lui répétait quand même :

— Tu serais Notre-Seigneur, tu serais Notre-Seigneur...

Et Michel se tournait vers le gros René pour voir ce qu'il en pensait quand, tout à coup, un choc formidable le fit tressauter. Il crut que c'était la planche qui retombait :

— Attention à ta tête ! cria-t-il. Je ressuscite.

Et il s'éveilla dans son lit.

Les cloches sonnaient, carillonnaient, et le beau soleil du matin de Pâques emplissait la chambre.

— Alons, dépêchez-vous, criait Gaby dans le corridor. Le petit Janot est déjà prêt.

EPILOGUE.

Plus tard, Michel fut vraiment prêtre. Quant au petit Janot, une fois devenu grand, il épousa la petite Marie, et ils eurent de nombreux enfants.

Jean Plaquevent.

NOTRE NOUVEAU CONCOURS

Le voici, le grand concours annoncé et... attendu. Nous l'appellerons, si vous le voulez bien, le Concours de l'Année Sainte, afin de célébrer, un peu à notre manière, le Grand Anniversaire. C'est l'un des plus grands de l'année et, peut-être, celui qui vous intéresse le plus, car il sera récompensé, comme l'année dernière, par des bourses de vacances qui permettront aux lauréats d'aller se reposer quelques bonnes semaines à la campagne ou au bord de la mer.

Quelle joie, n'est-il pas vrai, de mériter ses vacances par son travail personnel !

Oh ! rassurez-vous, ce n'est pas pour cela que les questions seront plus difficiles. Mais non, elles demanderont seulement, à chacun et à chacune, de la réflexion, de l'ordre, du soin, mais, surtout, et j'insiste sur ce point, elles devront être traitées par vous seuls, avec des idées bien à vous. Ce n'est pas votre papa, votre maman, votre grand frère, ou votre sœur, qui devront faire le concours, mais vous, chers Cœurs Vaillants. Bien sûr, il ne vous est pas défendu de vous faire expliquer certaines choses que vous ne comprendriez pas, mais le travail de réponse proprement dit devra être rédigé entièrement par vous. Nous y ferons très attention en corrigeant vos travaux.

Et, pour ne pas vous faire attendre plus longtemps, car, je le sens bien, vous êtes impatients de la connaître, je vous donne tout de suite la première question :

Que veut dire le mot « Rédemption » ?

Vous pouvez répondre à cette question dès maintenant, mais il vous faudra la garder car, ainsi que nous l'avons fait pour les concours précédents, vous aurez à nous adresser toutes vos réponses ensemble, à la fin seulement.

Je vous souhaite de bonnes vacances de Pâques, beaucoup de joie et d'entrain toujours.

Votre ami,
Jacques Cœur.

LE TOUR DU MONDE EN 80... SECONDES

FRANCE. — A l'occasion du premier avril, beaucoup de Cœurs Vaillants ont fait des farces... on leur en a fait aussi ! Et quand on avait « gobé » leurs farces, les farceurs disaient, en riant : « Poisson d'avril. » L'origine du poisson d'avril remonte à l'année 1564. Jusque-là le premier de l'an était le premier avril. Cette année-là, le roi Charles IX décréta que désormais le premier de l'an serait le premier janvier. Mais le premier avril suivant des farceurs envoyèrent, pour plaisanter, à leurs amis, de petits cadeaux. Comme dans le calendrier solaire dressé par les anciens, le mois d'avril est représenté par les poissons, beaucoup de ces petits cadeaux étaient des poissons de sucre, de bois ou d'étoffe, plus tard on en fit aussi de chocolat.

⁂

M. l'abbé Gillet, de la paroisse Saint-Honoré-d'Eylau, à Paris, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur. Dans la nuit du 4 au 5 septembre 1917, le caporal-infirmier Gillet se trouvait auprès des blessés de l'ambulance de Vadelincourt



A ROME

Au cours d'une émouvante cérémonie, le Saint-Père a prononcé les trois formules sacramentelles et la Porte Jubilaire de la basilique Saint-Pierre s'est ouverte pour laisser passer l'imposant cortège, suivi d'une foule considérable.

(Meuse). L'ambulance fut bombardée par avions. L'abbé Gillet fut grièvement blessé au ventre, à la cuisse et aux deux bras. On fut obligé de lui couper tout de suite un bras. On soigna son autre bras, fort abîmé aussi, pendant des années, mais au mois d'octobre dernier on fut obligé de le couper aussi. Si bien que l'abbé Gillet n'a plus de bras. Horribles suites d'une guerre barbare...

⁂

Son Eminence le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, a envoyé une lettre au grand Rabbin (chef religieux des Juifs de France), Israël Lévi, pour lui dire que les Catholiques français sont révoltés et émus par la persécution qui se déchaîne en Allemagne contre les Juifs. Le gouvernement allemand, en effet, fait la guerre aux Juifs et essaye, par tous les moyens, de les empêcher de gagner leur vie. C'est une honte qu'une pareille persécution puisse avoir lieu à notre époque dans des pays civilisés.

■

ETATS-UNIS. — Le dirigeable « Akron » qui est tombé à la mer dans la nuit du 3 au 4 avril, était le plus grand dirigeable du monde. Il avait 239 mètres de long et 40 mètres 50 de diamètre. Il pouvait emporter 82.500 kilos de charge ! Ses moteurs avaient une puissance totale de 4.480 chevaux. Sa vitesse maxima était de 134 kilomètres à l'heure, sa vitesse normale 95 kilomètres à l'heure. Il était gonflé à l'hélium, gaz qui ne peut pas prendre feu, comme l'hydrogène. Il avait coûté des millions. Quand il est tombé en mer, il avait à bord soixante-dix-sept officiers et marins. Presque tous ont été tués.

Pierre O'Reill.



Remplissez ce bulletin, découpez-le et envoyez-le à :

"Cœurs Vaillants"

Service des abonnements

82, rue de l'Université PARIS (7e).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour .... *et je vous fais parvenir la somme*

de ....

Nom : .... *Prénom :* ....

Rue : .... *N°* ....

Ville : .... *Département :* ....

Les abonnements à Cœurs Vaillants sont de
Un an .... 15 fr.
Six mois .... 8 fr.
Trois mois ...... 4 fr.

Signature :

Vous pouvez envoyer le montant de votre abonnement par mandat ou mieux encore par chèque postal à M. NEGUIN, C.-C. Paris 1223-59, mais surtout ne mettez pas d'argent dans vos lettres. C'est défendu par la poste ; vous seriez passible d'une contravention.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).

Le gérant : NEGUIN.





Il y avait une fois un petit garçon très malheureux. Il s'appelait Janot. Son papa était mort et sa maman était couchée depuis beaucoup de mois, parce qu'elle était très malade.

Une voisine s'occupait de lui et, comme l'école était loin, on le confiait, pour l'y conduire, à la fille de la voisine, qui s'appelait Germaine.

A l'école, les garçons se moquaient de lui parce qu'il était tout à fait nul en gymnastique et parce qu'il arrivait en retard.

Mais c'était la faute de Germaine, qui perdait son temps, tout le long du chemin, à regarder les devantures et à bavarder avec d'autres petites filles. Quand elle se voyait en retard, elle bousculait le petit Janot qui arrivait souvent à l'école en pleurant.

Le plus acharné de tous à se moquer du petit Janot, était un garçon nommé Michel, qui avait des quantités de frères et sœurs, de cousins et de cousines.

Frères, sœurs, cousins et cousines étaient tous de la Croisade, excepté Michel parce qu'il ne faisait rien en classe et qu'il passait son temps à faire enrager tout le monde. Il aurait bien voulu être aussi de la Croisade, mais sa maman disait :

— Il en sera un jour, s'il se convertit.

Comme, eux aussi, habitaient assez loin de l'école, ils se retrouvaient tous et faisaient route ensemble. Un gros chien, qu'ils appelaient Bouboule et qui était à leurs parents, venait les chercher à la sortie et les accompagnait à la maison.

Alors, tout le long du chemin, Michel faisait enrager la grande Germaine, excitait Bouboule contre elle, et se moquait du petit Janot tant qu'il pouvait. Il disait qu'il avait toujours l'air de dormir et il l'appelait le petit « Nono ».

La plupart des choses qu'il disait n'était pas très méchantes. Il les disait surtout pour le plaisir de voir rire le gros René. Car quand le gros René se mettait à rire, il ne pouvait plus marcher.

La grande Germaine, qui était plutôt sotte, se fâchait rouge, courait après Michel pour lui donner des gifles, bousculait tous les enfants et en avait après tout le monde. Quant au petit Janot, il se contentait de pleurer.

Le plus souvent, la sœur aînée de Michel, qui s'appelait Gaby, ses autres sœurs et, surtout la dernière, la petite Marie, prenaient Janot sous leur protection ; elles le consolaient, lui donnaient des bonbons et des petites affaires.

Une fois (c'était le jour des Rameaux) Michel et la grande Germaine s'étaient tellement disputés et battus en revenant de la Messe, que le pauvre petit Janot, pris dans leurs jambes, en avait perdu son rameau.

Alors, la petite Marie, qui était très douce, lui avait donné la moitié du sien.

— Vilain Michel, disait-elle à son frère. Si tu recommences à faire pleurer le petit Janot, je le dirai à maman.

— Parfaitement, dit Gaby, la grande sœur ; on le dira à maman. Ce pauvre petit !...

Mais Michel ricanait et recommençait de plus belle, avec son rameau, à exciter Bouboule. Bouboule aboyait, sautait, bousculait les filles, et, par deux fois, faillit faire tomber la petite Marie. Surtout, il aboyait si fort que le pauvre Janot en pleurait de frayeur.

Alors, Michel recommençait à se moquer de lui, et le gros René, par derrière, riait tellement qu'il en perdait l'équilibre.

Ce jour-là, les sœurs de Michel racontèrent tout à leur maman. La maman ne se mit pas en colère, mais elle prit Michel à part et lui parla très sérieusement.

— Comment, dit-elle, tu n'as pas honte ! Nous entrons dans la Semaine Sainte. Tout le monde fait des sacrifices, des efforts pour être sage, par amour de Notre-Seigneur qui est mort pour nos péchés. Et toi, tu prends plaisir à faire pleurer ton prochain, un pauvre petit garçon comme ce petit Janot, qui n'a plus de papa et dont la maman est malade.

« Oh ! Michel, comme tu as changé depuis le jour de ta Première Communion. Rappelle-toi... Tu voulais être prêtre. »

Michel baissait la tête. De temps en temps, il regardait sa maman. Il voyait qu'elle n'était pas fâchée, elle lui parlait même très doucement ; mais elle avait l'air d'avoir beaucoup de peine. Alors, Michel pensa à Notre-Seigneur qui le regardait de même sur la croix où Il est cloué. Il pensa aussi à la maman du petit Janot. Tout cela un peu ensemble, et il se mit à pleurer, en se jetant au cou de sa maman.

Quand il eut bien essuyé ses yeux, il dit :

— Ecoute, maman, cette fois je veux que ce soit fini. Je vais me confesser avec les autres pour le Jeudi Saint, et ce sera, ce jour-là, le jour que je me serai converti.

— Eh bien ! nous verrons, dit la maman.

Alors, Michel alla trouver la petite Marie, lui demanda pardon de l'avoir taquinée en route, et lui dit, en grand secret :

— Prie pour moi et, surtout, ne le dis à personne. Jeudi prochain, c'est le Jeudi Saint. C'est le jour que je serai converti.

Mais le Jeudi Saint, au retour de la messe, comme les enfants se mettaient en route, ils eurent beau regarder de tous les côtés, ils n'aperçurent ni la grande Germaine, ni le petit Janot.

— Par où sont-ils partis ? se disaient-ils. Ils étaient pourtant à la messe avec nous.

— Ils sont sûrement partis devant, dit une fille. Ils ne veulent plus aller avec nous à cause de Michel.

Michel ne disait rien, mais il pensait dans sa tête :

— Ils ne savent pas que je suis converti.

Ils étaient à peu près à mi-chemin quand Gaby, qui marchait devant, tenant la petite Marie par la main, s'arrêta net en disant :

— Ecoutez... qu'est-ce qu'on entend ?

Tous les enfants s'arrêtèrent. Au loin, on entendait des aboiements, des cris et, déjà, Bouboule était parti à fond de train dans la direction du vacarme.

— Oh ! j'ai peur, dit une petite fille en prenant son frère par le bras.

Les aboiements reprirent bientôt de plus belle et, tout à coup, on vit arriver un chien courant de toutes ses forces.

— C'est Bouboule qui revient, dit Michel.

Mais comme l'animal se rapprochait, on vit que c'était un chien noir qu'on ne connaissait pas.

— Sauve qui peut ! cria le gros René, et il se retourna si vite qu'il en roula par terre.

Alors, tout le monde se sauva à la débandade, à qui courrait le plus vite. Gaby s'était vite baissée pour prendre la petite Marie à son cou, mais, en quelques bonds, le chien fut sur elles. Il renversa la petite Marie qui criait de toutes ses forces, et saisit Gaby par sa robe, à pleine gueule.

Michel entend ses sœurs crier. Il fait volte face, se jette sur le chien à coups de pied, à coups de poing en criant :

— A moi, Bouboule ! Vite, vite !

En attendant que Bouboule arrive, il prit d'une main le chien à la gorge, et, de l'autre, il lui tapa sur le museau à grands coups de Livre de messe.

Tout cela s'était passé en un clin d'œil et Bouboule arrivait clopin-clopant, une patte ensanglantée. Quand il vit ses petits maîtres attaqués, il se jeta de plus belle sur le méchant chien, et ce fut une bataille terrible.

Les deux chiens, continuant de se battre, se poussèrent dans un chemin de traverse, s'y poursuivirent et disparurent. Alors, Michel et Gaby rappelèrent les autres enfants et tous filèrent sur la route, craignant toujours de voir le méchant chien revenir. Ce fut Bouboule qui revint tout seul, les pattes blessées et le poil tout marqué de sang.

Mais, un peu plus loin, ce fut une bien autre affaire. Sur le bord de la route, il y avait un petit garçon étendu à terre, tout sali de terre et de boue, les habits déchirés, les jambes et les mains mordues, la figure égratignée. Et ce petit garçon, c'était le petit Janot. La grande sotte de Germaine, après avoir effrayé et excité le chien par ses cris de folle, s'était enfuie en hurlant, abandonnant le pauvre petit.

— Quelle idiote ! s'écria Michel. Si je la tenais, je lui flanquerais des claques.



— Tais-toi, dit Gaby ; aide-moi plutôt à le relever.

Alors, toutes les petites filles se mirent en devoir de soigner le petit blessé. L'une recueillait les mouchoirs propres, l'autre avait un petit flacon d'eau de Cologne, une autre lui donnait des bonbons. Finalement, on le grimpa sur le dos du gros René, Michel et Gaby le soutenant par derrière, et ils l'emmenèrent ainsi chez leurs parents.

Alors, la maman de Michel prit le petit Janot dans ses bras, le consola, le soigna. On lui fit une grande toilette, comme il semblait qu'on ne lui en eut jamais fait de pareille, tant le pauvre petit était sale de la tête aux pieds. Michel voulait absolument aider à lui faire sa toilette. Il disait que c'était le lavement des pieds pour de bon. Et la maman disait que c'était vrai. Puis quand le petit Janot eut raconté que sa pauvre maman à lui était si malade, que depuis deux jours elle ne reconnaissait plus son petit garçon, et que la voisine ne voulait même plus laisser Janot avec elle, la maman téléphona à des Religieuses qui envoyèrent l'une d'elles pour veiller sur la malade.

On fit dire aussi à la voisine de ne pas s'inquiéter, et on résolut de garder le petit Janot pour quelques jours. Mais le petit Janot s'ennuyait de sa maman, et il pleurait toujours.

Alors, un après-midi — c'était le Samedi Saint — la maman prit Gaby et Michel à part, et leur dit :

— Vous savez que la maman du petit Janot va de plus en plus mal, mes enfants. Il faut bien prier pour elle et pour lui. Amusez-vous gentiment, n'est-ce pas ? en tâchant de le distraire et en étant tous très gentils avec lui.

Alors, Gaby le prit avec elle et lui parla très doucement, en souriant, tandis que Michel se chargeait d'organiser un grand jeu pour tout le monde.

— A quoi est-ce qu'on jouerait bien ? se disait-il.

Et il cherchait un jeu extraordinaire auquel on s'amuserait beaucoup. A la fin, il cria :

— J'ai trouvé. On va jouer à la Résurrection.

Aux frères, aux sœurs, aux cousins, aux cousines, il se mit alors à distribuer les rôles. Il y eut tout de suite beaucoup d'amateurs pour faire les soldats qui garderaient le tombeau. Toutes les petites filles voulaient être les Saintes Femmes qui apporteraient des parfums dans des petites bouteilles et des petites casseroles. Il fut bientôt décidé que Gaby, enveloppée de blanc, serait l'ange qui les recevrait à l'entrée. On trouva même un petit cousin, gros père tranquille et très accommodant, qui voulut bien être Pilate. Mais personne ne voulait faire Notre-Seigneur.

— Ce ne sera toujours pas moi ! dit Michel.

— Mais si, pourquoi pas ? disaient les autres. C'est toi le plus grand après René, et René veut être le capitaine des gardes. D'ailleurs, il est bien trop gros pour faire Notre-Seigneur.

Et tous répétaient à Michel :

— Oui, oui, tu serais Notre-Seigneur, tu serais Notre-Seigneur.

Mais Michel tapait du pied et ne voulait pas. A la fin, il était tout près de se mettre en colère et à envoyer tout le monde promener.

Alors, la petite Marie s'approcha de lui doucement, le prit par le cou, et lui dit quelque chose tout bas, dans l'oreille. Michel dit encore une ou deux fois « non », puis il se calma et finit par dire :

— Eh bien ! oui, là, je le ferai ; allez vite vous cacher, la nuit commence.

Les garçons allèrent chercher un grand couvercle de caisse et on le referma dans un renfoncement entre deux murs. Michel se casa derrière les planches du mieux qu'il put.

Ce n'était que pour quelques minutes, mais le temps lui semblait long là-dessous, en attendant qu'il ressuscitât. Et il avait surtout honte d'être là, lui, Michel, le méchant garçon, à peine converti depuis deux jours, à faire Notre-Seigneur. Alors, il soupira, pensa au Bon Dieu, et Lui fit cette petite prière :

— Mon Dieu, c'est quand même parce que je suis converti depuis ma bonne Communion de jeudi, et c'est parce que Marie m'a dit que c'était le moment de faire un sacrifice, que je suis à m'embêter là-dessous. Pardonnez-moi d'avoir accepté de faire ce rôle-là parce que je ne suis pas digne d'être à votre place ; mais faites que je vous ressemble quand même dans mon cœur et que ce soit, cette fois, pour toujours.

Alors, il cria de toutes ses forces :

— Allez-y ! Vous y êtes ? Je ressuscite !

Et patatras, il se jeta si fort contre la planche, qu'elle tomba sur la tête du gros René, qui se mit à hurler comme un âne (1), tandis que les autres détalaient à toutes jambes...

— Vite, Gaby, appela Michel. Viens prendre ma place ; c'est le tour des Saintes Femmes maintenant.

Mais personne ne répondit. Les Saintes Femmes n'étaient plus là et Gaby non plus.

— Où sont-elles allées se fourrer ? demanda Michel à René qui se frottait la tête. J'ai beau regarder de tous les côtés, on ne les voit plus.

Ils cherchèrent un peu et retrouvèrent bientôt tous les enfants rassemblés autour du petit « Nono » qui sanglotait à fendre l'âme.

— Il pleure encore ! dit Michel, cette fois avec une grande pitié. Mais qu'est-ce qu'il a, ce pauvre petit ?

— Ah ! ne m'en parle pas, dit Gaby qui, agenouillée auprès, lui essuyait les yeux.

— Je vais vous le dire, dit une petite, se rapprochant des deux garçons avec un air mystérieux, et elle leur raconta tout bas ce qu'il y avait eu :

Le petit Janot devait faire Saint Jean et arriver avec un autre qui faisait Saint Pierre, après que les femmes seraient allées au Tombeau. Il attendait contre la palissade du jardin, lorsqu'il avait vu, sur la route, passer la grande Germaine. Elle lui avait parlé à travers les barreaux et lui avait dit que sa mère était morte. Alors, il pleurait.

Michel, en entendant cela, courut trouver sa maman, lui raconta tout et lui dit :

— Maman...

— Quoi, mon chéri ?

— Puisque le petit Janot n'a plus de maman, si tu voulais, il serait comme notre petit frère. C'est moi qui le mènerais à l'école, au lieu de cette idiote de Germaine, et puis on le garderait toujours.

Alors, la maman embrassa Michel très fort, et lui dit :

— Tu as raison, va. Ce sera comme ça. Cours vite leur dire de se mettre à table.

Et elle alla téléphoner chez les Religieuses pour savoir si c'était bien vrai que la maman de Janot était morte. Et c'était vrai. La pauvre femme était retournée à Dieu et elle avait demandé à la Sainte Vierge, en arrivant, que son petit Janot ne soit plus malheureux.

Le soir, Michel pria longtemps dans son lit, avant de s'endormir ; et quand il fut bien endormi, il eut un rêve :

Il rêvait que le petit Janot le tenait par la main. Et il y avait la petite Marie à côté d'eux, et tout plein de petits enfants : les petits cousins, les petites cousines, tous ceux de l'école et du patronage, et d'autres encore qu'il ne connaissait pas. Et tous regardaient Michel et ils lui disaient tous ensemble :

— Tu serais Notre-Seigneur, tu serais Notre-Seigneur.

Et, plus loin, il y avait le papa et la maman de Michel, et la maman du petit Janot, et la Sainte Vierge et beaucoup d'autres gens.

Il y avait même M. le Curé, avec ses lunettes, qui s'appuyait des deux mains, comme en chaire, et qui disait très fort :

— Mes enfants, c'est le prêtre, aujourd'hui, qui tient la place de Jésus-Christ parmi les gens. C'est Lui qui parle au milieu des petits enfants. Peut-être, un jour, l'un de vous...

(Lire la suite page 7)

(1) L'auteur fait ici une erreur, car tout le monde connaît l'exercice où il est dit : le loup hurle, l'âne brait, l'éléphant barrit, etc. Mais il s'agit du gros René qui n'appartient précisément à aucune de ces catégories.

Tintin et Milou... ...en Amérique

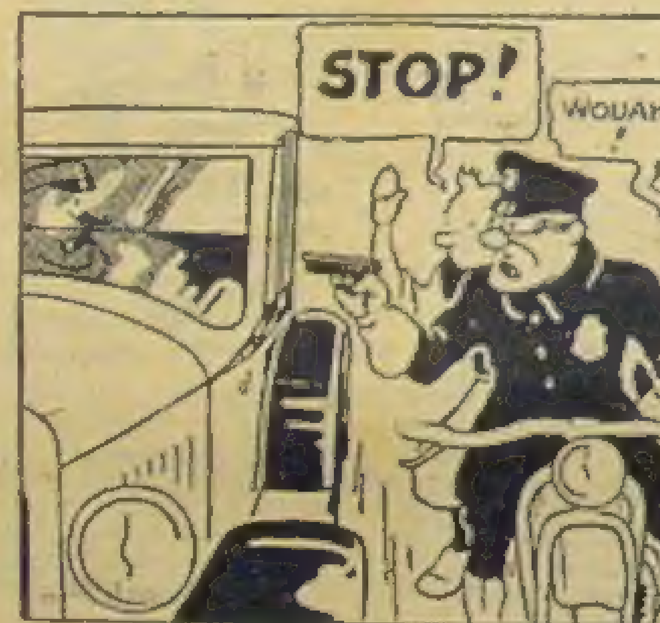
Tintin et Milou, après un court séjour à Paris, se sont embarqués pour l'Amérique à bord de « L'Ile-de-France ». A peine arrivés à Chicago, une association de bandits redoutables décide de les faire périr.

Un chauffeur de taxi s'offre pour les conduire à l'hôtel. Sans méfiance, Tintin et Milou s'y installent et roulent...

Les volets de la voiture ont été fermés du dehors. Tintin voit le piège. Il le déjoue habilement, et le voici avec Milou, dans un side-car piloté par les agents de la police.













L'ENDROIT OU JE DEVAIS VOUS CONDUIRE ?... EH BIEN !... J'ESPÈRE QU'IL SERA TENU COMPTE DE MA SINCÉRITÉ ... JE SUIS PRET A VOUS L'AVOUER

OU EST CE ?

WELL..... L'ENDROIT OU JE DEVAIS VOUS CONDUIRE SE TROUVE ....

L'HOMME-MASQUE-AU-BOOMERANG

BOP

? ?

UN BOOMERANG

RRRRONNNNG

VOILA L'HOMME !

PAN

THANK YOU !

WIZZZZ

IL A PRIS LA MOTO !..

WIZZZZ

GOOD BYE

PAN PAN

HERGÉ